

M. de Saint-Marceaux avait accepté une tâche assez délicate au point de vue esthétique : celle d'étendre sur une dalle funéraire et de représenter en tenue officielle de Président de la République, je veux dire en habit noir, le signataire de l'alliance franco-russe. La grande taille de Félix Faure et l'inélégance de ce costume banal étaient une double difficulté que le statuaire a très heureusement surmontée. Il a masqué, sinon diminué la longueur du cadavre, du « gisant », comme l'appelaient les tailleurs de marbre de la Renaissance, en recouvrant le bas du corps des plis des deux étendards ; il a même triché en évidant la pierre, en creusant une pente douce, d'ailleurs très peu sensible mais qui permet de dissimuler la saillie toujours désagréable des extrémités grossières par le relief des bottines. Au demeurant, l'ensemble, sans être un chef-d'œuvre, a cependant le grand mérite de paraître en parfaite concordance avec le modèle. Plus de tenue que de style, plus de correction savante que d'individualité caractéristique. Ce monument de Félix Faure est Félix Faure tout entier.

Du même artiste un Alphonse Daudet commandé par la Société des gens de lettres. On sait que la Société n'est pas toujours heureuse dans ses choix, ou plutôt n'est pas toujours bien servie par ses fournisseurs esthétiques : les mésaventures successives du Balzac par souscription, enguignonné depuis la statue jusqu'au piédestal, sont présentes à toutes les mémoires. Le monument d'Alphonse Daudet ne connaîtra pas les mêmes vicissitudes : M. de Saint-Marceaux l'a exécuté avec simplicité, gravité, et nuancé d'une teinte de mélancolie qui est bien le reflet ambiant de l'âme du « petit chose ». — Pour compléter ces deux remarquables envois, un buste en bronze du docteur Pozzi, le célèbre opérateur, et un sphinx.

Mentionnons encore quelques spécimens de statuaire sinon tout à fait monumentale, le mot serait un peu trop ambitieux, du moins commémorative : le *Louis Gallet* de M. Injalbert, le fragment du monument de *Paul Verlaine* du statuaire suisse Niederhauser-Rodo (... et maintenant, par une ironie de la destinée, tout n'est que sculpture pour le Diogène errant d'hôpital en hôpital dont le pessimisme se résumait dans la formule « tout n'est que littérature »). Le peintre *Jean Gigoux*, dont la verte vieillesse survécut si longtemps aux temps héroïques du romantisme, Jean Gigoux, l'ami et le contemporain de Balzac, resté pendant un demi-siècle l'ermite du quartier Beaujon, revit, resurgit avec sa figure énergique, son masque aux moustaches épaisses de Vercingétorix, dans le buste puissamment modelé par M. Dalou.

M. Bartholomé s'est imposé à l'attention des contemporains, à force de travail et de volonté, par le monument aux morts devenu la plus importante décoration du très décoratif et décoré Père-Lachaise ; mais il ne se considère pas comme voué à la sculpture funéraire, et ses envois de cette année au Salon de l'avenue d'Antin : le marbre du *Secret*, le plâtre de la *Baigneuse* sont de la plus gracieuse et la plus exquise modernité. M. Escoula, autre artiste épris d'idéal, nous rend, au marbre, son beau groupe *Vers l'Amour* ; le touchant bas-relief de M^{me} Cazin, *Vie obscure*, d'une sensibilité si féminine et en même temps d'une exécution si virile, est une œuvre achevée ; M. Constantin Meunier ne nous montre, au contraire, qu'à la demi-grandeur d'exécution son haut-relief *Dans la mine*, partie d'un projet de monument à la glorification du travail. Le souple talent de M. Pierre Roche s'applique à des sujets variés, entre autres une amusante étude de la *Loie Fuller* et de curieux médaillons destinés au théâtre de Tulle.

Un artiste américain, M. Borglum, expose le *Retour du Boër* : c'est de l'indéniable actualité, presque du reportage sculptural. Le sphinx en granit du passionné modelleur et fervent ciseleur qu'est M. Damp, un épisode de *Quo Vadis?* déjà nommé, *Ursus et l'Auroch* de M. Devreese, exposant belge, la *Sortie de bal* de M. Louis Dejean, le relief du sculpteur finlandais Forselles, la *Lutte*, épisode du *Crépuscule des dieux*, la *Guerre* de M. Ringel d'Illzach, chercheur infatigable sinon toujours heureux, la *Psyché* de M. Le Roy, le délicat *Porteur de rêves* de M. Maurice Maignan, les figurines de la danse de l'écharpe de M. Léonard, la *Femme aux rubans* de M. Fix-Masseau, la *Danseuse* de M. Voulot, sont encore des œuvres intéressantes, pour la plupart de petit format. La statuaire de la S. B. A. est la meilleure statuaire d'appartement, la seule qui meuble sans encombrer.

Très riche et très garnie la section des objets d'art, déjà si remarquable au Palais des Arts libéraux. M^{me} Augé y expose une curieuse reproduction fragmentaire de la *Porte de l'Enfer* de Rodin. M. Carabin, dont l'imagination est plus vive et le talent plus consciencieux que le goût n'est toujours sûr, a ciselé une Otero en argent et pierres précieuses, une Otero de vitrine et des danseurs espagnols d'un mouvement assez heureux ! Sa caisse de piano, dont le clavier est supporté par deux chats que gêne visiblement cette occupation anormale, paraîtra plus discutable. A mentionner encore les neuf cadres de M. Eugène Morand pour *Grisélidis*, *Izeil*, *Hamlet*, *Messaline*, etc., une tapisserie de M. Riom, *Guignol*

aux Champs-Élysées, le luminaire électrique de M. Wolfers : *la Fée au Paon*, et toute une série de reliures artistiques, généralement exécutées par des artistes femmes : M^{me} Jeanne Rollince pour *Antar* et *Aucaussin* et *Nicolette*, M^{me} Vallgren pour le *Pater* de Mucha, M^{me} Thaulow, M^{me} Faure-Dujarric pour *Hamlet* et les vers de Pétrarque. L'envoi le plus original (classé d'ailleurs à la statuaire) est le meuble pour quatuor à cordes exécuté par M. Alexandre Charpentier, avec accompagnement de quatre bas-reliefs : le violon, la contrebasse, deux danseuses en bronze doré. Cette vitrine est fastueuse, mais l'ornementation témoigne d'une élégante simplicité.

(A suivre.)

CAMILLE LE SENNE.

PETITES NOTES SANS PORTÉE (1)

XV

LES ENSEIGNEMENTS DE LA SAISON

Aux compositeurs.

« Après *les Fleurs du Mal*, il n'y a plus que deux partis à prendre pour le poète qui les fit éclore : ou se brûler la cervelle... ou se faire chrétien ! »

Barbey d'Aurevilly posait ce dilemme, le 24 juillet 1857. Or, après Wagner, que faire ? Quelle issue possible encore pour le musicien qui l'admire ? Se suicider en l'imitant... ou redevenir classique. — Le pastiche, alors, et l'archaïsme, après une débauche de la couleur ? — Nullement ! Ce serait un autre genre de suicide. Mais, de toutes parts, avec le printemps retardé, ne sentez-vous pas que la conscience de la forme renaît ? Belles-lettres et beaux-arts, — prose, vers, toile bise ou papier réglé, — notre impressionnisme se fait dessinateur et décoratif, c'est-à-dire qu'il revient à « l'esprit classique », et sans renier ses « dons de peintre ». Et le chroniqueur de la revue jeune a conclu : « Peintres, romanciers, dramaturges, tous y viendront... »

Avec l'analyse, qui répugne à l'enthousiasme, on a prédit l'avenir où le soleil wagnérien se noierait dans les rubis figés de son sang. Le leitmotiv du « crépuscule » circule déjà. Dès 1893, quand il suivait de loin, par la pensée, les funérailles de Gounod en rêvant à l'automne dans la solennité mélancolique de Versailles, le psychologue entrevoyait ce déclin fatal... (2) Wagner ! Ce nom n'en restera pas moins, — tel celui d'un Dédale ou d'un Homère, — comme le symbole le plus complet d'un grand âge troublé. Despotique comme son art, il personnifiera l'influence la plus irrésistible du siècle qui vient de finir. Sœur de la politique d'outre-Rhin, l'influence wagnérienne n'est-elle point devenue véritablement mondiale, selon le néologisme à la mode en nos chancelleries ? Toutefois, il y a Wagner et Wagner : celui de *Tristan* ne présage guère celui de *Parsifal* ; celui de 1876 ne rappelle que vaguement celui de 1840... Et quelle plus admirable progression que l'opiniâtre et lente montée du génie conscient de soi, depuis les balbutiements des *Fées* ou l'italianisme de *Rienzi* jusqu'au style à la fois impérieux et tumultueux, tout allemand, des quatre premiers soirs de Bayreuth ?

Mais il y a, peut-être, un spectacle plus émouvant encore que cette mélodieuse métamorphose qui prit un aspect de marée montante : et c'est la crise subie par la musique européenne depuis le mort immortel. Il fut « l'Initiateur » ; il est le « Maître ». Et déjà sa gloire est discutée derechef. Oui, nos jeunes classiques traitent déjà son art « bâtard » de « monstruosité », tout comme Baudelaire étiquetait le *paysage historique* (ce genre qui refleurit à son tour, avec René Ménard, jeune héritier de notre vieux Nicolas Poussin). Très bien ! Mais que devenir et que faire, après le « monstre lui-même » ? Quel nouveau Siegfried ravira l'anneau sanglant de Fafner et comprendra spontanément le chant des oiseaux dans la Forêt verte ?

L'opéra revit ; nous l'avons vu. Du moins, il cherche à revivre. Et pour renaître, ne fût-ce qu'une heure, il se transforme. Il revêt l'armure de son rival, le drame musical, pour partir à la conquête de la Beauté qui sommeille... Parfois, Hercule succombe aux pieds blancs d'Omphale ; mais il se purifie dans les flammes... Jamais, au grand jamais, le majestueux *Wort-los-drama* de Bayreuth ne s'acclimatera définitivement et complètement dans notre moderne Pompéi de grâce et de luxe, où l'opérette est choyée. Petites-cousines des héroïnes d'Aristophane et de Ménandre, nos Parisiennes sacrifieront toujours moins volontiers aux dieux germaniques, si farouches, qu'à Vénus, même quand elle se nomme Astarté ! Le vent d'est nous rapporte les parfums

(1) Voir le *Ménestrel* du dimanche 14 avril 1901.

(2) Maurice Barrès, dans un des vendredis du *Journal*. — Cf., dans le beau livre intitulé *du Sang, de la Volupté et de la Mort, les Larmes de Kundry*.

grisants de l'Orient ; Wagner lui-même, après son éthéré *Parsifal*, allait finir par le drame hindou des *Vainqueurs*... Alors, quoi ? Doser, instinctivement ou surnoisement, le wagnérisme, l'adapter à notre âme moins vaste, à notre ciel plus clément ? Ce ne sont plus seulement les théâtres musicaux, mais c'est la musique même qui périclité. L'angoisse se trahit dans l'écriture. L'âme bégaie et la main tremble. Le parafé dissimule. Les plus sincères sont dévoyés. Les passionnés dépassent le but ; les timorés restent en deçà. Les uns crient ; les autres murmurent. Tous hésitent... Mais la sincérité, comme la vertu, ne serait-elle pas, en fin de compte, aujourd'hui surtout, l'habileté souveraine ?

Et la sincérité, vertu classique, ne la trouverons-nous point chez les maîtres, chez les anciens qui furent les jeunes ? C'est fait : bon gré, mal gré, nous sommes *classiques*. Les preuves se multiplient et se présentent. Nous les collectionnons pour notre gouverne. Le jeune *naturiste* de la revue *l'Ermitage* a parlé d'or, en affirmant qu'un passé certain peut consoler d'un douteux avenir : « Pour nous répondre de l'Art épuisé, n'y a-t-il l'inépuisable Nature ? » Le Faust de Goethe ne disait pas mieux, au déclin tourmenté d'un siècle frivole. Tout revient. Et que les snobs eux-mêmes se rassurent, puisque c'est Wagner en personne qui les autorise à chérir Mozart ! Imprévu bienfait du wagnérisme et corollaire inespéré ! Miroir transfiguré du monde, le drame lyrique nouveau, qui se croyait tout, n'a pas aboli notre foi dans ces petits morceaux, sonates ou lieder, qui rocèlent une grande âme céleste : il les contenait. Écoutez, au printemps, le *Preislied* de Walther ! Et, dans son noble écrit sur *Beethoven*, la perle érudite de ses vieux ans (1), Wagner ne célébrait-il pas « le délicat génie de vie et d'amour » qui s'appelle Mozart ? Moins puritain que notre Berlioz, — en faveur de ce génie, il excusait tout dans son œuvre : c'était l'Oiseau qui parle au géant Siegfried !

Bien entendu, nos bons snobs rassurés vont exagérer du premier coup : Mozart, *for ever*, il n'y aura plus que Mozart au monde ! Puisque le maître de Bayreuth l'a permis, vive le maître de Salzbourg ! *Magister dixit*... La pâmoison, cependant, n'aura même plus l'attrait du fruit défendu : c'est pourquoi je doute qu'elle se prolonge... Et les cœurs vraiment épris se reconnaîtront très vite : ils ne seront jamais légion.

Tant mieux !

D'abord, ici comme ailleurs, il faut « distinguer », sans hypocrisie. N'est-il pas également dangereux, pour ne pas dire plus, de s'écrier : « Il n'y a, désormais, qu'un art, le drame musical, le théâtre ! » — Ou bien : « Il n'y a que la musique pure, la vraie musique, goûtée des seuls musiciens » ? Les deux musiques n'ont-elles point toujours coexisté ? Ne se sont-elles point développées toujours parallèlement, comme le lyrisme et le drame ? La « musique appliquée » n'a-t-elle pas déroulé son évolution grandiose aux feux de la rampe, comme « l'art décoratif » dans nos palais, tandis que, plus humble et plus fière, la « musique pure » étincelait dans l'obscurité ? La musique de chambre, c'est une sanguine de Raphaël, un sonnet de Ronsard, c'est le dessin de maître, d'autant plus attachant qu'il est privé du maquillage de la couleur ; loin d'être hostile à la grande fresque, il la devance, la prépare et l'annonce. Tel quatuor immortel a-t-il empêché *la Flûte Enchantée* ? *Fidelio* n'a pas étouffé le feu qui couvait de *la Neuvième*... Le cri du cœur anime l'un et l'autre chef-d'œuvre, expression d'une âme.

Et pendant que le papillon Rossini se brûlait cavalièrement à tous les sourires du théâtre, — seul, dans l'ombre, à l'écart, songeait le dieu Beethoven.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (16 mai). — Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de vous dire, il y a huit jours, le succès qu'ont obtenu les deux représentations extraordinaires en allemand de *Tristan et Isolde*, organisées par la direction de la Monnaie au lendemain de la clôture annuelle. Ces représentations ont été un événement trop considérable pour ne pas être mentionnées ici. C'est la première fois qu'une œuvre de Wagner était jouée, en dehors du théâtre de Bayreuth, dans des conditions exceptionnelles d'interprétation, avec des artistes comme M. Van Dyck, M^{mes} Brema et Litvinne, et sous la direction d'un chef prestigieux comme M. Mottl. Le résultat a dépassé toute attente malgré la petite déception causée par l'absence de M. Van Rooy, qui devait compléter cette incomparable distribution et qui, au dernier moment, n'a pu venir, retenu en Allemagne par une indisposition.

(1) Écrit daté de Triebeschen, 1870, où Wagner appelle Beethoven « le Mage divin ». — Cf. Teodor de Wyzewa, *Beethoven et Wagner*, pages 154-167 (Paris, Perrin, 1898).

Le dernier concert Ysaye — sans Ysaye — a clôturé dignement la saison des matinées symphoniques, avec un programme exclusivement consacré aux œuvres françaises de MM. Vincent d'Indy et Guy Ropartz, qui en dirigeaient eux-mêmes l'exécution. On a entendu, de M. Guy Ropartz, une symphonie correctement et purement écrite, et de sentimentaux et distingués *Poèmes* chantés, d'après l'*Intermezzo* de Henri Heine, très bien dits par M. Daraux. De M. Vincent d'Indy, outre de simples mélodies, on a réentendu la première partie de *Wallenstein* et l'étourdissante symphonie pour piano et orchestre sur un thème montagnard, qui a valu à son auteur et au pianiste, M. Arthur de Greef, des ovations enthousiastes. L. S.

— Comme nous l'avions annoncé, l'Opéra de Covent-Garden de Londres a rouvert ses portes lundi dernier. On jouait *Roméo et Juliette* en français avec M^{me} Eames et M. Saléza comme protagonistes, et M. Journet dans le rôle de frère Laurent ; au pupitre du chef d'orchestre se trouvait M. Mancinelli. Le théâtre a été transformé, comme nos lecteurs le savent, et il paraît que les dépenses énormes de cette transformation, qui montent à 750.000 francs, n'ont pas été faites en pure perte. On s'étonne cependant que les entr'actes restent aussi longs qu'auparavant, malgré l'annonce qu'on avait faite que les nouveaux arrangements permettraient de planter les décors les plus compliqués en quelques minutes. Un public fort nombreux et élégant assistait à cette première de Covent-Garden ; les dames de la colonie américaine, qui s'y trouvaient en nombre, portaient le deuil de la reine Victoria absolument comme les dames anglaises.

— La « Loi Parsifal ». Une circulaire extraordinaire vient d'être adressée par M^{me} Cosima Wagner aux 397 députés du Reichstag allemand ; on devine qu'il s'agit du rejet de la proposition du gouvernement de fixer à cinquante ans la durée du « droit d'auteur ». La veuve du maître de Bayreuth déclare regretter qu'un député ait parlé au Reichstag de la famille Wagner, et elle se croit obligée de rectifier les assertions de cet orateur. Il est exagéré de dire que chaque année rapporte un million de marks aux héritiers du maître, mais d'autre part, on reste au-dessous de la vérité en affirmant qu'un entrepreneur a offert un million de marks seulement pour pouvoir disposer de *Parsifal* pendant cinq ans dans le monde entier. M^{me} Wagner expose ensuite longuement, mais par des arguments suffisamment connus, que le droit d'auteur devrait durer cinquante ans et dit : « Je n'hésite pas à avouer qu'il s'agit pour moi uniquement de *Parsifal* et je demande uniquement la protection de cette œuvre. C'était le désir et la volonté de Richard Wagner que son théâtre s'élève uniquement sur la colline de Bayreuth et que *Parsifal* soit uniquement représenté sur cette scène. Ceci est son testament pour la nation allemande. » Après avoir brièvement rappelé avec quelles difficultés et aux prix de quelles luttes Wagner avait pu enfin inaugurer son théâtre en 1876, elle ajoute : « L'art de Richard Wagner est devenu comme un lien, un messenger de paix entre l'Allemagne et l'étranger. Je m'adresse donc aux représentants de la nation allemande pour les prier de réparer l'injustice qu'ils ont commise et d'honorer leur plus grand maître par l'exécution de sa dernière volonté... Nous abandonnerons les revenus provenant d'une extension de nos droits, si on nous les envie, mais nous demandons la protection définitive de *Parsifal*. »

Inutile de dire que M^{me} Wagner ne peut se faire aucune illusion sur l'effet de sa circulaire et qu'elle n'ignore pas que les députés actuels, dont le mandat expire en juin 1903, ne peuvent se déjuger aussi vite et changer une loi qui vient à peine d'être votée. Mais la veuve du maître a bien fait de protester immédiatement contre la « loi inique », et comme *Parsifal* est encore protégé pendant douze ans, elle reviendra certainement à la charge lorsque le Reichstag actuel sera remplacé par une Chambre nouvellement élue. Mais un argument très grave sera certainement et toujours opposé par tous les légistes à la demande de M^{me} Wagner. Peut-on raisonnablement créer une loi d'exception, une *lex Parsifal* ? Evidemment non. O. BN.

— Un jubilé qui n'est pas à la portée de tout le monde. M. Hermann Friese, inspecteur musical de l'intendance générale des théâtres de Berlin, vient de fêter le *soixante-dixième* anniversaire de son entrée dans la carrière. Admis, le 24 avril 1831, à faire partie des chœurs de l'église de la Garnison, il a chanté dans toutes les circonstances solennelles de la cour impériale, aux funérailles de Guillaume I^{er}, au baptême de l'empereur Frédéric, aux noces de l'empereur actuel et en beaucoup d'autres occasions. Pensionné en 1872 en sa qualité de chanteur de l'Opéra, il prit alors les fonctions d'inspecteur musical, qu'il a remplies jusqu'à ce jour.

— M. Anton Dvorak, le nouveau pair d'Autriche, vient de siéger pour la première fois à la Chambre des Seigneurs, après avoir prêté serment. Il a, dit-on, l'intention de remplir assidument ses devoirs de membre de la haute Chambre et de voter avec le parti de ses compatriotes tchèques. M. Dvorak a d'ailleurs eu le plaisir de voir se réaliser en sa faveur le vieil adage : « A tout seigneur tout honneur ». En effet, le musicien a reçu au débotté la visite de M. Mahler, qui lui a demandé son dernier opéra, *Roussalka*, pour le théâtre impérial. M. Dvorak a naturellement accepté cette proposition, et *Roussalka* sera jouée au cours de la saison prochaine. L'auteur dirigera en personne les dernières répétitions.

— M. Mascagni a quitté Vienne, après y avoir dirigé quatre concerts au profit de différentes œuvres. L'empereur lui a envoyé les insignes de commandeur de l'ordre de François-Joseph avec plaque. C'est une façon comme une autre, mais celle-ci fort agréable, de plaquer les gens.